

Biographies, raccourcis et panégyriques

Laurent Laplante

Number 68, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

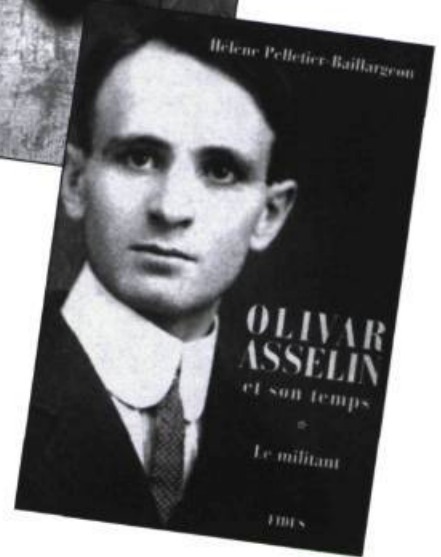
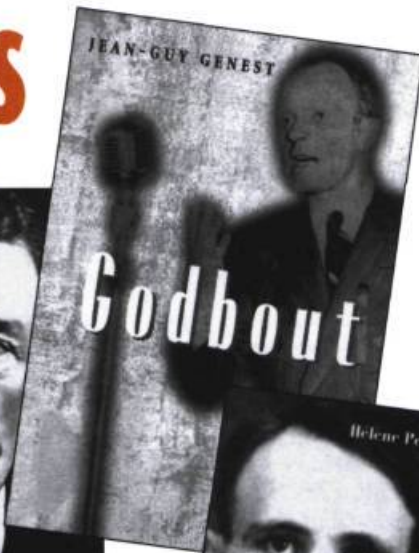
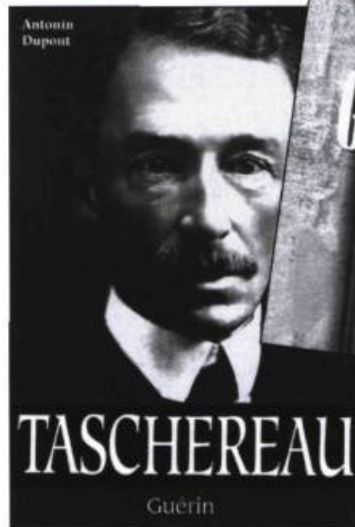
Cite this article

Laplante, L. (1997). Biographies, raccourcis et panégyriques. *Nuit blanche*, (68), 56–59.

Biographies, raccourcis et panegyriques

Par
Laurent Laplante

Ne nous plaignons surtout pas si les historiens québécois, à étapes forcées, s'attaquent à notre amnésie collective. Par dizaines, ils nous offrent, dans le secteur biographique, tantôt les portraits de figures malheureusement presque oubliées, tantôt des retouches à un bilan connu, mais incomplet.



Tantôt, cependant, mais c'était inévitable, ils présentent comme une contribution à l'histoire ce qui n'est au vrai qu'un hommage excessif et biaisé. Dans ces diverses cuvées, on trouve, sans surprise, bien des thèses universitaires dont plusieurs sont peu et mal stylisées. Prenons tout ; il faut de tout pour récupérer une histoire. Comme pour faire un pays.

La galerie des premiers ministres

Une bonne dizaine d'ouvrages récents ou récemment traduits s'intéressent aux premiers ministres du Québec. Dans le cas d'Adélard Godbout, l'ouvrage de Jean-Guy Genest¹ vient enfin combler une des lacunes les plus criantes de notre histoire politique. Godbout, l'un des hommes politiques les plus éclairés et dynamiques qu'ait produits le Québec, n'avait pas encore, jusqu'à Genest, retenu l'attention d'un biographe sérieux.

Depuis le droit de vote accordé aux femmes jusqu'à la création d'Hydro-Québec en passant par une insistance de tous les instants sur nos urgences au chapitre de l'instruction publique, les titres de gloire de Godbout et les preuves de sa lucidité sont nombreux. Jean-Guy Genest a raison de nous les rappeler et de rejeter le bilan simpliste qui réduit le chef libéral à ses pitoyables contorsions lors de crise de la conscription. Genest, certes, se laisse parfois emporter par son louable souci de réhabilitation. Il absoudra donc constamment Godbout même quand celui-ci poussera un peu loin la docilité à l'égard d'Ottawa. Ce petit excès de sympathie à l'égard d'un personnage que l'intelligentsia québécoise a toujours traité comme un paria n'enlève pourtant rien aux mérites de Genest. Enfin, Godbout sort d'une ombre imméritée.

Louis-Alexandre Taschereau, autre premier ministre peu connu, devient tout à coup le sujet de plusieurs travaux. Ainsi paraît enfin en version française² la biographie que Bernard L. Vigod avait publiée il y a dix ans alors qu'il enseignait

à l'Université du Nouveau-Brunswick³. L'ouvrage de Vigod avait alors eu le mérite de décrire Taschereau « tel qu'en lui-même » et d'en faire autre chose que l'insignifiant faire-valoir de Duplessis. En d'autres termes, Taschereau n'était plus seulement le déclinant politicien dont Duplessis s'était payé la tête devant le célèbre Comité des comptes publics. Vigod, cependant, peut-être par manque de familiarité avec la société québécoise, justifiait trop volontiers les décisions de Taschereau en les présentant comme autant d'heureuses résistances à la toute-puissance cléricale. Que le clergé de l'époque se soit mêlé de tout, on ne le contestera guère, mais Taschereau n'eut besoin de personne pour pousser le népotisme à de beaux sommets et pour cumuler lui-même d'étonnante façon les responsabilités politiques et les jetons de présence aux conseils d'administration de sociétés privées... S'il eut le mérite de redonner vie à la figure de Taschereau, Vigod en escamota certains traits. La traduction n'améliore en rien le style plutôt lourd du texte.

Le *Taschereau* d'Antonin Dupont⁴ recourt à un style généralement plus alerte, mais succombe à la même tendance : une fois encore, Taschereau est présenté comme un chef politique constamment placé sous haute surveillance cléricale et jamais libre d'exprimer pleinement son dynamisme. À cet égard, le titre de l'ouvrage est d'ailleurs trompeur. Antonin Dupont, qui s'en explique d'entrée de jeu, ne joue pas au biographe. Il décrit non un homme, mais une confrontation. Minutieusement, dossier par dossier, Dupont oppose Taschereau au clergé et à la presse catholique de Québec et de Montréal : assistance publique, loi sur l'adoption, syndicalisme, etc. L'intention n'est pas de ressusciter Taschereau, mais de raconter un certain face-à-face québécois entre le pouvoir politique et l'hégémonie cléricale du temps.

Malgré l'énorme recherche investie par l'auteur, le résultat n'est pas toujours convaincant. Taschereau, certes, affronta souvent un haut clergé dominateur, mais il n'avait, répétons-le, nul besoin de stimulant cléricale pour vivre à droite et pour s'opposer personnellement, par exemple, au vote des femmes. Dans d'autres cas, Dupont semble imputer au clergé des réticences qui proviennent plutôt de journalistes « plus catholiques que le pape », tel Henri Bourassa à propos de l'heure avancée. Dans d'autres cas encore, la loi proposée par Taschereau, comme celle sur l'adoption, avait tout à gagner à entendre les critiques, y compris celles du clergé. Cette tendance à « trop prouver » affaiblit plus qu'elle ne renforce la thèse centrale. Heureusement, les dernières pages du livre nuancent les choses. Il était temps, car le lecteur allait conclure non pas que le clergé de l'époque avait muselé Taschereau, mais que la société du temps et son gouvernement baignaient dans le conservatisme. Ajoutons, ce qui est dommage pour Antonin Dupont, qu'un encreage déficient et le caractère microscopique des notes ne facilitent pas la lecture. Étonnant chez un éditeur aussi avisé que Guérin.

Dans le deuxième tome de sa monumentale biographie de René Lévesque⁵, Pierre Godin demeure substantiellement fidèle à ses exigeants standards de qualité. Il parvient même, grâce à un recours systématique à des sources américaines, à renouveler la description d'une histoire que l'on croyait familière. Le ton demeure celui du biographe professionnel : forcément en symbiose avec son sujet, il préserve quand même en tout temps ce qu'il faut de distance critique. Pas de coup sous la ceinture, mais pas non plus de camouflage ou de complaisance.

Un détail, qui n'est d'ailleurs qu'un détail, mériterait un coup de plume pour les prochaines éditions : Pierre Godin, mais peut-être aussi Lévesque, attribue à la carte électorale ce qu'il faudrait plutôt imputer au mode de scrutin. Cela dit, nul ne peut plus prétendre à une connaissance minimale de Lévesque s'il n'a pas lu Godin. Si, du Lévesque de Godin, on passe au Robert Bourassa⁶ de Luc Bertrand, le déphasage est total. On a beau connaître les limites étroites qu'impose toujours l'hommage partisan, on demeure sidéré, en effet, devant la futilité et la complaisance dont Luc Bertrand imprègne son culte de Robert Bourassa. À oublier.

Les célébrités de Lidec

J'ai longtemps éprouvé beaucoup de sympathie pour la *populeuse* « collection biographique » de la maison Lidec. En peu de pages, en combinant une iconographie savoureuse et un texte agréablement synthétique, on nous ressuscitait aussi bien Thérèse Casgrain qu'Alphonse Desjardins ou Émile Nelligan. Sans prétention, la collection garantissait un solide minimum de connaissances sur des figures généralement bien choisies. J'avoue, cependant, que certaines des dernières parutions commises par cet éditeur mettent ma fidélité à rude épreuve. Pas toutes heureusement.

Dans le cas du *André Laurendeau*⁷ de Félix Bouvier, le bilan est carrément désastreux. Ceux qui ne savent rien de Laurendeau sortiront de cette lecture avec une image simpliste et trompeuse du personnage ; quant à ceux qui ont quelque peu fréquenté l'homme et l'œuvre, ils auront le choix entre le désarroi et la colère. Laurendeau mérite mieux et les biographes capables de lui rendre justice ne manquent pourtant pas.

Jacques Lamarche, qui a toujours énormément et intelligemment écrit, semble pourtant accélérer le rythme en avançant en âge. La « collection biographique » de Lidec, par exemple, s'accroît par ses soins à une cadence infernale. Je n'en veux comme preuves que les biographies suivantes, toutes parues en l'espace d'une quinzaine de mois : *Louis-Alexandre Taschereau*⁸, *Pierre-Joseph-Olivier Chauveau*⁹, *Sir H.-G. Joly de Lotbinière*¹⁰, *Madeleine de Verchères*¹¹, *Joseph-Narcisse Cardinal*¹²... Dans chaque cas, Jacques Lamarche est égal à lui-même : bon conteur, curieux de tout, aussi friand des références classiques que capable de fouiller lui-même la documentation inédite. Lamarche, cependant,

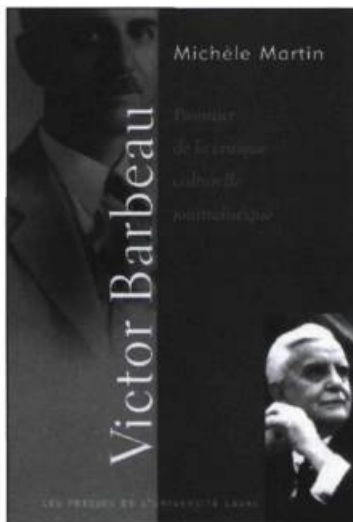
est parfois victime de son propre talent : il peut, que le sujet et la documentation s'y prêtent ou pas, remplir les mêmes 62 pages ! Si la documentation abonde, comme dans le cas de Chauveau, Lamarche nous la livre. Si, comme dans le cas de Madeleine de Verchères, la recherche ne débouche sur presque rien, Lamarche, sans hésiter, écrit de sa blanche main les lettres que tel personnage aurait pu écrire ! Le procédé laisse songeur. Mieux aurait valu jeter son dévolu sur une célébrité moins secrète ou plus loquace.

Jacques Lamarche accorde, d'autre part, une importance croissante et démesurée aux arbres généalogiques. Je ne crois pas que l'élève intéressé aux célébrités d'ici ou même que le lecteur moyen veuille en savoir autant sur les dix ou douze générations antérieures aux héros. Qu'une famille comme celle des Taschereau mérite, pour des motifs qui sautent aux yeux, d'être présentée dans tous son déploiement de politiciens, d'hommes d'Église et de magistrats, soit, mais le procédé est si souvent appliqué et à outrance qu'on soupçonne les arbres généalogiques de remplir à bon compte quelques-unes des 62 pages statutaires. Enfin, Lamarche, souvent pour notre plaisir et parfois à notre vive exaspération, s'octroie toute latitude pour s'écarter de son sujet ou pour loger une anecdote qui lui brûle les lèvres... En somme, le talent de Lamarche, et il est considérable, fait courir des risques à une collection dont l'objectif premier était de livrer de courtes synthèses : l'incise, la digression, le parallèle surrogatoire, tout cela embue la cible.

Les faiblesses d'orthographe et de ponctuation sont si constantes dans l'ensemble de la collection qu'il serait sans doute injuste de les imputer à un auteur ou à l'autre.

Et un mauvais Laurier

Même si Laurier LaPierre donne un titre prudent et acceptable à sa biographie de Laurier¹³, l'objectif effectivement atteint n'a pas grand-chose à voir avec les idées visées usuelles de ce genre littéraire. Laurier LaPierre, en effet, affirme plus qu'il ne prouve. Il pourfend ceux qui ne partagent pas ses convictions, mais ne daigne pas indiquer pourquoi ses thèses seraient plus crédibles que celles de ses contradicteurs. Si, par exemple, il juge invraisemblable une liaison entre Wilfrid Laurier et la mère d'Armand Lavergne, LaPierre demande qu'on s'en remette à lui du soin de juger de la vertu de madame Lavergne. Si, à Notre-



Dame, en 1910, il y eut mésentente entre Mgr Fallon et Henri Bourassa, LaPierre s'estime en droit d'affirmer que Bourassa fut provocant. Que Mgr Fallon ait parlé le premier et ait rendu le discours de Bourassa inévitable, LaPierre ne juge pas utile de le mentionner. Si Laurier LaPierre juge que « tout le mouvement des femmes au XX^e siècle a ses racines dans le mouvement prohibitionniste », il n'était une aussi étonnante affirmation que d'assez peu convaincantes observations. Point n'est d'ailleurs besoin de rappeler que LaPierre est plus que jamais emprisonné dans les dogmes fracassants qui lui tiennent lieu de vérités historiques : le fédéralisme n'a que des avantages, le clergé fut responsable de tous les maux qui s'abattirent sur le Québec au cours de son histoire, Wilfrid Laurier fit en faveur des Québécois tout ce que son héraïsme naturel pouvait exiger de lui... Que ceux qui ne sont pas d'accord sachent qu'ils ont tort.

Un superbe Asselin

Autant la foi sans démonstration sert de pédagogie à LaPierre, autant c'est l'examen patient, rigoureux, minutieux qui caractérise le travail d'Hélène Pelletier-Baillargeon. Sa biographie d'Olivier Asselin¹⁴ est, en effet, un modèle de finesse, de doigté, de professionnalisme. Sympathie il y a entre Asselin et l'auteure, comme tantôt de la part de Pierre Godin en direction de René Lévesque, mais rien n'y ressemble à une complicité cachottière.

Le mérite d'Hélène Pelletier-Baillargeon est d'autant plus grand que son personnage navigue à grande vitesse et ne respecte pas toujours les bouées établies. Tel mérite aujourd'hui ses louanges qui s'attirera tantôt sa réprobation. Asselin, à tel moment de sa vie, pourfendra les

sociétés dites patriotiques, mais ce sera pour devenir à son heure le fringant président de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il osera d'ailleurs, comme pour mieux dérouter, tâter de l'uniforme militaire et venir s'en expliquer. Hélène Pelletier-Baillargeon raconte ces cheminement en les éclairant quand ils acceptent de l'être, en les racontant sobrement quand ils surviennent sans justification perceptible. Travail délicat, qui respecte aussi bien, comme il se doit, le personnage que la vérité. Ce qui ajoute encore au plaisir, le récit coule avec grande élégance.

Autres journalistes innovateurs

Grâce à Michèle Martin et Alain Lacombe, deux autres « plumes » québécoises reçoivent enfin un minimum de reconnaissance. Pendant que Michèle Martin s'intéresse à Victor Barbeau¹⁵, c'est vers Errol Bouchette¹⁶ qu'Alain Lacombe dirige son attention. Dans les deux cas, on apprend à mieux connaître des personnages dont l'activité remonte à plusieurs décennies et que l'oubli risquait d'engloutir injustement. Dans les deux cas, c'est à reconnaître un travail de pionnier que s'emploient les biographes : Barbeau, en effet, innove en matière de critique culturelle systématique, tandis que Bouchette devance sa génération non seulement en reconnaissant clairement l'importance collective de l'économie, mais en attribuant d'avance à l'État un rôle que beaucoup lui contestent aujourd'hui encore.

S'il faut savoir gré à des universitaires comme ceux-ci de livrer au grand public le fruit de leurs recherches, qu'il soit permis de souhaiter que la séparation devienne de plus en plus nette entre la thèse aux lourdeurs méthodologiques inévitables et le genre biographique où doivent se déployer davantage la vivacité, la chaleur humaine, le naturel. Michèle Martin et Alain Lacombe font mieux à cet égard que d'innombrables universitaires ? C'est vrai, mais c'est justement à ceux qui se sont révélés capables d'amorcer un tel virage qu'on peut demander de le prendre plus complètement encore...

Hommages, souvenirs, reportages

À tort ou à raison, j'englobe dans un dernier survol des bouquins qui entretiennent des liens plus ou moins clairs avec le style biographique.

Dans *Michel Chartrand*¹⁷, on trouvera, sans surprise, Michel Chartrand.



Présenté amicalement, mais laconiquement, par un compagnon de route qui se borne à regrouper par thèmes les textes et déclarations de Chartrand et laisse à Chartrand le contrôle de la scène. Celui-ci, bien sûr, n'en demande pas davantage ! Les textes choisis nous restituent donc ses splendides entêtements, sa haine de la bêtise et du mensonge, son propre cabotinage. Ils se succèdent les uns aux autres et ponctuent une longue vie, sans jamais se contredire, sans même se recouvrir de la patine ou des nuances que l'âge est censé déposer sur les outrances de la jeunesse. Chartrand est présent, monolithique, j'allais dire imputrescible. Certains de ses coups de gueule, par la méticuleuse détestation qu'il y investit, excèdent tellement la mesure qu'ils méritent... l'anthologie !

Pierre Saucier¹⁸ rend hommage, dans un bouquin sobre et correct, à celui qui, en plus d'être son père, construisit un véritable empire forestier. L'éloge, prévisible dans les circonstances, n'a pourtant rien de lourd ou d'excessif. Les zones d'ombre, en revanche, ne reçoivent pas tout l'éclairage qu'on aurait souhaité. On ne saurait s'en scandaliser. À dire vrai, ce n'est pas au fils à mener l'enquête approfondie qui dirait tout, par exemple, du changement d'identité que s'est autrefois permis le père. Le portrait, brossé fidèlement mais de trop près, recevra sans doute un jour et de quelqu'un d'autre les amendements qui ajouteront à cet hommage légitime une véritable biographie.

Le portrait que trace Jules Bélanger d'un Gaspésien célèbre¹⁹ adopte à peu près le même ton, mais sans les justifications qui s'attachent à la démarche d'un fils parlant de son père. Bélanger, dont la culture a imprégné l'Histoire de la Gaspésie et dont la militante lucidité se manifestait dans l'École détournée, se montre ici, en effet, étonnamment

louangeur. Pas un détail qui soit défavorable, pas une décision de Jean-Louis Lévesque qui fasse l'objet d'un questionnement costaud. À tel point que l'ouvrage s'apparente de trop près à un « hommage obligé » et ne livre ni le portrait contrasté ni le bilan nuancé qu'on attend d'une véritable biographie. C'est dommage pour Jean-Louis Lévesque et c'est inattendu de la part de l'admirable éducateur et auteur qu'est Jules Bélanger.

Parce que l'auteur est connu et sait donner du relief à tout ce qu'il touche, il faut inclure dans ce rapide tour d'horizon biographique un livre qui y détonnera moins qu'on aurait pu le redouter. Georges-Hébert Germain²⁰ excelle à extraire des vedettes et des faits divers plus et mieux que ce qu'en livrent l'actualité et les journalistes du quotidien. Non seulement il sait saisir et dépasser ce qu'il est convenu d'appeler le côté humain des célébrités, mais, surtout, il donne à ses portraits une portée sociale et presque cette dimension exemplaire qui s'attache aux grands destins tragiques.

La fameuse Monica-la-Mitraille revit ainsi, par les soins de Germain et grâce au

témoignage de sa fille, sa fulgurante trajectoire, mais elle laisse aussi au lecteur toute liberté d'entrevoir, à travers ce drame circonscrit, une société différente, marginale et pourtant rivée au flanc de l'autre. Une fois de plus, Georges-Hébert Germain prouve qu'il n'existe pas de petit sujet. **NS**

1. *Godbout*, par Jean-Guy Genest, Septentrion, Sillery, 1996, 390 p. ; 25 \$.

2. *Taschereau*, par Bernard Vigod, trad. de l'anglais par Jude Des Chênes, Septentrion, Sillery, 1996, 393 p. ; 25 \$.

3. *Québec before Duplessis, The political Career of Louis-Alexandre Taschereau*, par Bernard L. Vigod, McGill-Queen's University Press, 1986, 312 p.

4. *Taschereau*, par Antonin Dupont, Guérin, Montréal, 1997, 366 p. ; 21,50 \$.

5. *René Lévesque, Héros malgré lui*, par Pierre Godin, Boréal, Montréal, 1997, 736 p. ; 36,95 \$.

6. *Robert Bourassa tel que je l'ai connu*, par Luc Bertrand, Pierre Tisseyre, Saint-Laurent, 1997, 121 p. ; 18,95 \$.

7. *André Laurendeau*, par Félix Bouvier, Lidec, Montréal, 1996, 62 p. ; 8,80 \$.

8. *Louis-Alexandre Taschereau*, par Jacques Lamarche, Lidec, Montréal, 1997, 62 p. ; 9 \$.

9. *Pierre-Joseph-Olivier Chauveau*, par Jacques Lamarche, Lidec, Montréal, 1997, 62 p. ; 9 \$.

10. *Sir H.-G. Joly de Lotbinière*, par Jacques Lamarche, Lidec, Montréal, 1997, 62 p. ; 9 \$.

11. *Madeleine de Verchères*, par Jacques Lamarche, Lidec, Montréal, 1997, 62 p. ; 9 \$.

12. *Joseph-Narcisse Cardinal*, par Jacques Lamarche, Lidec, Montréal, 1997, 62 p. ; 9 \$.

13. *Sir Wilfrid Laurier, Portrait intime*, par Laurier LaPierre, L'Homme, Montréal, 1997, 401 p. ; 29,95 \$.

14. *Olivar Asselin et son temps, t. 1, Le militant*, par Hélène Pelletier-Baillargeon, Fides, Montréal, 1996, 780 p. ; 34,95 \$.

15. *Victor Barbeau, Pionnier de la critique culturelle journalistique*, par Michèle Martin, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1997, 216 p. ; 25 \$.

16. *Errol Bouchette, Un intellectuel, 1862-1912*, par Alain Lacombe, Fides, Montréal, 1997, 238 p. ; 24,95 \$.

17. *Michel Chartrand, Les dires d'un homme de parole*, par Michel Chartrand, Lanctôt éditeur, 1997, 350 p. ; 22,95 \$.

18. *Gérard Saucier, Sur les traces d'un bâtisseur en Abitibi*, par Pierre Saucier, Presses de l'Université du Québec, 1996, 285 p. ; 30 \$.

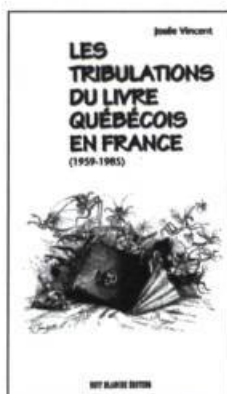
19. *Jean-Louis Lévesque, La montée d'un Gaspésien aux sommets des affaires*, par Jules Bélanger, Fides, Montréal, 1996, 310 p. ; 29,95 \$.

20. *Souvenirs de Monica*, par Georges-Hébert Germain, Libre Expression, Montréal, 1997, 381 p. ; 24,95 \$.

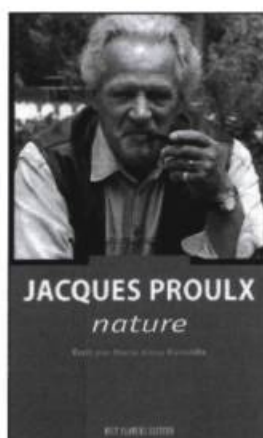
NUIT BLANCHE ÉDITEUR



BIFFURES 1
revue internationale
de psychanalyse
250 pages, 23 \$



**LES TRIBULATIONS
DU LIVRE QUÉBÉCOIS
EN FRANCE**
Josée Vincent
238 pages, 22 \$



JACQUES PROULX, NATURE
écrit par Marie Anne Rainville
130 pages, 14 \$

À PARAÎTRE :

CHANSONS DE FACTURE
MÉDIÉVALE RETROUVÉES
DANS LA TRADITION ORALE
Conrad Laforte

CONTRE-VOIX.
ESSAI DE CRITIQUE
AU FÉMININ
Lori Saint-Martin

LE VOISINAGE DE DEUX FRAGILITÉS :
LES ANGLOPHONES ET
LES FRANCOPHONES AU QUÉBEC
Joan Fraser

LA COHÉRENCE FICTIVE. L'HYBRIDITÉ
TEXTUELLE DANS L'OEUVRE
DE NORMAND CHAURETTE
Pascal Riendeau